**Sujet**: Dans un article extrait de *La Nouvelle Revue de psychosociologie* en 2013, Vincent Di Rocco et Magali Ravit écrivent : « L’investissement d’un chef, d’une idée, est la base des liens [qui tissent le groupe]. [...] Sa vision de la réalité est directement liée à celle du groupe. Le chef est celui qui sait, celui à qui l’on accorde du crédit, celui que l’on croit. Le chef sait et le groupe croit ». Dans quelle mesure cette assertion vous semble-t-elle correspondre aux analyses menées dans les œuvres inscrites cette année à votre programme ?

**Analyse du sujet** :

* Notre sujet porte sur le lien existant entre un individu particulier, le « chef », et la communauté qu’il dirige, le « groupe ».
* Les auteurs soutiennent d’abord que le fondement d’un regroupement d’individus réside dans le choix d’un chef (son « investissement »). Il transmet sa manière d’envisager les choses (« sa vision de la réalité »). Cette dernière est le fondement de l’unité du groupe, sa « base », avec laquelle elle entre en lien direct, comme l’indique l’adverbe.
* Les deux dernières phrases de la citation expliquent ce processus, qui repose sur le savoir du chef, mentionné à l’ouverture des deux phrases pour définir le chef : « le chef est celui qui sait », condensé en : « le chef sait ». Autrement dit, il possède des connaissances, une expérience, est capable d’appréhender les choses de façon rationnelle. À ce savoir répond la « croyance » du groupe, qui attache une valeur de vérité à la vision du chef. La structure ternaire « celui qui sait, celui à qui l’on accorde du crédit, celui que l’on croit » est évolutive et repose sur une logique claire : parce qu’on postule que le chef possède un savoir, on lui fait confiance, on le croit. Ses propositions paraissent valides en tant que telles, uniquement parce qu’il en est l’auteur.
* La dernière phrase, courte, résume le propos dans une forme de symétrie : le chef possède le savoir, le groupe (qui lui ne « sait » pas) a foi en son chef et se contente de le suivre. La conjonction de coordination « et » pourrait aisément être remplacée par un « donc » : c’est parce que le chef sait, parce qu’il a une autorité naturelle due à ce savoir, que le reste du groupe va s’en remettre à lui sans discuter, se ranger à son avis.
* On peut ainsi reformuler la thèse de la manière suivante : la communauté est unie par la vision proposée par un chef, laquelle devient vision collective puisque le chef la transmet au groupe, ayant suscité sa confiance par son savoir.
* Cette façon de voir les choses pourrait laisser entendre que le groupe est passif, se soumet à la perception du chef, sans beaucoup s’impliquer, ce qui ressemble à la servitude volontaire décrite par La Boétie, ou au despotisme démocratique évoqué par Tocqueville, qui voit les hommes rassemblés en un « troupeau d’animaux timides et industrieux, dont le gouvernement est le berger ».

**Problématiques proposées** :

* Les connaissances que possède le chef sont-elles le fondement d’une communauté, union entre les individus qui lui accordent leur confiance ?
* Celui qui dirige engage-t-il, par son savoir, le groupe à avoir foi en lui, à suivre sa vision des choses, à adhérer à son avis, sa pensée, ce qui a une fonction unificatrice ?
* Une communauté est-elle unie par la confiance portée à un individu que son instruction, ses compétences, ses acquis, sa maîtrise, placent en position de la diriger ?
1. **Le chef soude le groupe par son savoir**

Certes, comme le soutiennent Vincent Di Rocco et Magali Ravit, le chef, par son savoir, semble souder le groupe qui lui accorde sa confiance, autour de sa manière d’appréhender le réel.

1. **Le chef possède un savoir**

En premier lieu, celui qui dirige possède un savoir, une expérience qui le portent à dominer : « le chef sait ».

Dans l’essai écrit par **Spinoza**, le souverain est un homme raisonnable : il dirige « selon l’injonction de la raison » pour le bien commun (*Traité théologico-politique*, ch. XVI, p. 77). Contrairement aux « particulier[s] » qui ignorent ce qui est « d’utilité publique » s’ils ne sont pas guidés, le souverain lui le sait car il lui « appartient de traiter les affaires publiques » (*Traité théologico-politique*, ch. XIX, p. 175). Moïse, dans l’État hébreu, se voit de son côté confier le pouvoir, étant seul « porteur des lois divines et leur interprète, conséquemment aussi le Juge suprême que nul ne pouvait juger et qui seul tint chez les Hébreux la place de Dieu, c’est-à-dire eut la majesté suprême, puisque seul il avait le droit de consulter Dieu, de donner au peuple les réponses de Dieu » (*Traité théologico-politique*, ch. XVII, p. 109). Moïse a donc un savoir certain, fondé sur les messages divins.

 De même, Étéocle, chez **Eschyle**, suit ce qu’indiquent les devins. Dès l’ouverture des *Sept contre Thèbes,* il interpelle le peuple de Cadmos : « Il doit dire ce que l’heure exige, le chef qui, tout à sa besogne, au gouvernail de la cité, tient la barre en main, sans laisser dormir ses paupières » : ayant appris par le devin, lequel possède « une science qui n’a jamais menti », qu’une immense attaque se décide, il prépare les hommes à participer, chacun selon sa force, au combat. C’est donc un roi averti : « Sachant par un rapport exact ce qui se passe hors des murs, tu éviteras tout danger » (*Les Sept contre Thèbes*, p. 143-145).

Dans le roman d’Edith **Wharton**, Mr. Sillerton Jackson a une « autorité [...] incontestée » sur le chapitre de la « famille » car il possède lui aussi un savoir : « Il connaissait toutes les ramifications des cousinages de New York » et « il pouvait aussi énumérer les caractéristiques de chaque famille ». Il a en tête « un registre de la plupart des scandales et mystères qui avaient couvé sous la surface paisible de New York depuis un demi-siècle ». Sa mémoire phénoménale fait de lui une référence (*Le Temps de l’innocence*, ch. 1, p. 26-27). Toute autorité naît donc d’une maîtrise de connaissances, d’une capacité qui distingue le chef de la masse.

1. **Les autres individus accordent leur confiance**

C’est bien la reconnaissance de ce savoir qui mène les autres individus à lui accorder une confiance : parce que « le chef sait », « le groupe croit », lui « accorde du crédit ».

Le premier chapitre de notre roman se clôt sur l’attente d’un jugement du spécialiste que nous venons de nommer au sujet de la présence d’Ellen dans la loge des Mingott. Tous attendent « avec un visible intérêt l’oracle[[1]](#footnote-1) qu’allait rendre Mr. Sillerton Jackson » (*Le Temps de l’innocence*, ch. 1, p. 27-28).

Dans *Les Suppliantes,* Danaos ayant su préserver ses filles des assauts de leurs cousins, il est « le vieux père en qui [elles ont] foi » (*Les Suppliantes,* p. 57) : « Danaos, le père qui inspire tous nos desseins, qui inspira notre révolte, a pesé tous les coups et, parmi nos douleurs, choisi celle du moins qui sauvait notre gloire : la fuite [...] et la descente aux rives d’Argolide » (*Les Suppliantes,* p. 51). Il les a menées à se rebeller pour qu’elles puissent rester « libres d’hymen, libres de joug » (*Les Suppliantes,* p. 55), alors que les fils d’Égyptos se comportent comme des barbares : « Comment donc serait pur celui qui veut prendre une femme malgré elle, malgré son père ? ».

Enfin, dans le *TTP*, Spinoza explique que les choses sacrées doivent être régies par le souverain. C’est d’ailleurs le cas au moment où le traité est écrit : le souverain choisit les ministres du culte, établit les doctrines, détermine ce qui est ou non acte pieux, excommunie, pallie les besoins des pauvres. Cette double fonction est nécessaire pour le bien de l’État, parce que celui qui régit les choses sacrées a un grand prestige, il « règne sur les âmes », le peuple est suspendu à sa parole. Donc vouloir enlever ce prestige au roi équivaudrait à lui enlever son pouvoir en quelque sorte, et prendre le risque de diviser l’État (*Traité théologico-politique*, ch. XIX, p. 179). Les hommes ont donc tendance à accorder instinctivement leur confiance à ceux dont ils pensent qu’ils détiennent des capacités, un savoir, une expérience.

1. **Le groupe est soudé par la vision transmise par le chef**

Ainsi, le groupe est soudé par la vision transmise par le chef, incarnation d’une idée qui devient structurante pour la communauté : « L’investissement d’un chef, d’une idée, est la base d[es] lien[s] [qui tissent le groupe] ». D’emblée, Danaos, en tant que chef de famille, prodigue à l’impératif et au subjonctif présent une série de conseils destinés à l’intégration de ses filles. Il s’agit de favoriser cette dernière en affichant une humilité et une modestie convenables, pour s’adapter aux coutumes du lieu : « Qu’aucune assurance ne soutienne votre voix ; qu’aucune effronterie, sur vos visages au front modeste, ne se lise en votre regard posé. Enfin, ni ne prenez trop vite la parole ni ne la gardez trop longtemps : les gens d’ici sont irritables. Sache céder, tu es une étrangère, une exilée dans la détresse : un langage trop assuré ne convient pas aux faibles » (*Les Suppliantes,* p. 57). Cette nécessité est immédiatement intégrée par les filles qui concluent : « Chacun est prêt à lancer le blâme sur un étranger. Veillons à ce que tout aille au mieux » (*Les Suppliantes,* p. 84).

Comme les filles de Danaos, les Hébreux obéissent spontanément aux lois qu’ils ont faites leurs, y étant tellement habitués qu’elles ne leur semblent plus être des contraintes mais des formes de liberté : ils ne sont absolument jamais attirés par des choses défendues. Méthodes de labour, périodes de semailles et de moisson, jours obligatoires de repos et de fêtes... Ils se soumettent sans réfléchir, sans « consulter la raison » à « tout ce qui était ordonné par l’autorité de la réponse divine reçue dans le temple » (*Traité théologico-politique*, ch. XVII, p. 131-133).

Dans notre roman, l’« audacieuse Catherine » s’est vue obligée de prendre le contrôle des Mingott à la mort de son mari, alors qu’elle n’avait que vingt-huit ans. Depuis, elle dirige sa « tribu » d’une main de maître et réussit à faire respecter et intégrer ses valeurs. Ainsi, lorsqu’elle décide de faire paraître Ellen Olenska dans sa loge, tout le clan fait face, en vertu de l’« esprit de corps » (*Le Temps de l’innocence*, ch. 5, p. 55) qu’elle a réussi à créer. Les idées du chef de groupe font donc l’objet d’un partage et deviennent le fondement de la communauté entière.

**Transition.** Ainsi, Vincent Di Rocco et Magali Ravit semblent avoir bien observé les mécanismes qui unissent le groupe à un individu s’en distinguant par son savoir et ses qualités, et qui grâce à cela, est suivi spontanément, permettant d’unifier la communauté par la force de ses idées.

1. **Un chef fragilisé ?**

Cependant, le processus décrit par les sociologues n’est pas toujours si efficace dans nos œuvres, ce qui menace la formation d’une société sur les bases envisagées dans notre citation.

1. **Le chef n’est pas omniscient**

Tout d’abord, le chef n’est pas toujours omniscient, contrairement à ce que suggère notre citation dans l’emploi du verbe « savoir » sans complément. Le chef ne « sait » pas toujours. Il est d’ailleurs lui-même soumis à celui qui sait tout, et qui ne saurait être un humain.

Chez Spinoza, les Hébreux ont choisi de promettre d’obéir à Dieu « par un pacte exprès ». Ils se sont dessaisis de leur droit naturel en faveur de Dieu, de la même manière que d’autres le font au profit d’un autre homme, librement : « Le pouvoir de commandement chez les Hébreux appartint donc à Dieu seul » (*Traité théologico-politique,* ch. XVII, p. 107).

De même, le véritable guide des Danaïdes est un dieu : « Notre sire et notre père, celui qui de ses mains a planté cette souche, l’antique et puissant auteur de ma race, c’est le remède à tout mal, le dieu des souffles propices, Zeus. Aucun pouvoir ne siège au-dessus du sien. Sa loi n’obéit pas à une loi plus forte. Nul trône plus haut que lui qu’il doive adorer d’en bas » (*Les Suppliantes,* p. 72). Elles s’en remettent finalement à lui : « Respecte en nous tes suppliantes, Zeus tout puissant, seigneur d’Argos [...]. Le fléau de la balance, Toi seul le tient : est-il donc rien chez les mortels qui se puisse accomplir sans Toi ? » (*Les Suppliantes,* p. 79). Ainsi, le chef peut être soumis à plus « savant » et plus puissant que lui à imposer une vision.

Dans *Le Temps de l’innocence*, Archer, qui connaît parfaitement les usages de la bonne société de New York, est considéré comme un guide par Ellen Olenska, qui se déclare d’emblée soumise à ses décisions : « Vous m’expliquerez tout : vous me direz tout ce que je dois savoir. [...] C’est surtout moi qui ai besoin de secours. Dites-moi exactement ce que je dois faire ». Mais il refuse directement ce rôle : « C’est vous qui m’expliquerez : vous qui ouvrez mes yeux à des choses que je regarde depuis si longtemps que je finis par ne plus les voir ! » (*Le Temps de l’innocence*, ch. 9, p. 90-91). Il ne saurait être « le tuteur de la belle Ellen ! » (*Le Temps de l’innocence*, ch. 10, p. 101). Finalement, alors qu’Ellen le remercie pour l’aide qu’il lui a prodiguée : « Longtemps j’ai espéré l’occasion de vous dire quelle sorte de secours vous m’avez apporté, ce que vous avez fait de moi », il l’interrompt « avec un rire amer », conscient que c’est plutôt elle qui a changé l’échelle de ses valeurs : « Je suis votre œuvre bien plus que vous n’avez jamais été la mienne ». C’est elle qui lui a fait entrevoir ce que serait « une vraie vie », et non l’inverse (*Le Temps de l’innocence*, ch. 24, p. 235). Soumis aux convenances et aux traditions qu’il suivra jusqu’à la dernière page de l’œuvre, il ne sait rien de l’existence, et n’a aucune maîtrise sur la sienne. Le chef n’est donc pas si savant que notre citation le laissait entendre.

1. **Le groupe peut se rebeller contre lui**

Partant, sitôt que le groupe ou l’individu prend conscience des défaillances du chef ou d’une pression trop importante, il est prompt à se rebeller : le « crédit » qu’on lui accordait s’étiole.

Spinoza dénonce le fait que les rois puissent vouloir éviter cette rébellion en empêchant purement et simplement leurs sujets de réfléchir, notamment en faisant en sorte de se faire passer pour divins : chez les Turcs, « la discussion même passe pour sacrilège [...], le doute même est rendu impossible » (*Traité théologico-politique,* préface, p. 46-47) : c’est dire si le chef craint un groupe qui pourrait le remettre en cause. Le souverain craint d’ailleurs ceux mêmes qui lui ont transféré leurs droits, beaucoup plus que les ennemis extérieurs (*Traité théologico-politique,* ch. XVII, p. 98). Il y a donc bien un risque de sédition lorsque le chef est défaillant.

Dans *Les Suppliantes,* un renversement s’opère sur le plan du savoir lorsque le chœur prétend guider Pélasgos hésitant, en formulant ce que les jeunes filles présentent comme une vérité générale : « Malgré ton âge et ton savoir, apprends-le de plus jeune que toi : à qui respecte le suppliant ira la prospérité » (*Les Suppliantes,* p. 64). Elles le placent devant ses responsabilités : le chef, selon elles, est non seulement seul décisionnaire, mais aussi le seul responsable de ce qui arrive s’il prend une mauvaise décision (ici celle de les livrer aux fils d’Égyptos) : « Garde-toi d’une souillure » (*Les Suppliantes,* p. 64). Dans *Les Sept contre Thèbes,* Étéocle est bien conscient de cette responsabilité et du danger d’être remis en cause s’il échoue : si un malheur arrive, « ‘’Étéocle’’ – un seul nom dans des milliers de bouches – sera célébré par des hymnes grondants et des lamentations » (*Les Sept contre Thèbes,* p. 143). Il se montre brutal et incohérent face aux femmes, en leur reprochant d’invoquer les dieux de la cité trop bruyamment, en en venant à les insulter, alors que cette prière aux dieux est précisément le rôle des femmes lorsqu’une guerre se déclare. Il tente en vain de les rassurer sur son expérience : « Je suis là pour savoir les mesures à prendre », mais elles ne se calment pas : « J’ai peur », et s’en remettent encore aux « dieux ici assemblés », ne semblant accorder aucun crédit à leur roi, qui ne parvient pas à les calmer : « Je voudrais t’obéir ; mais l’effroi tient mon cœur en éveil » (*Les Sept contre Thèbes,* p. 150-152).

Lorsque les Mingott comprennent qu’Archer ne dirige plus convenablement leurs affaires, refusant de faire comprendre à Ellen qu’elle doit retourner vivre avec son époux Olenski, lequel lui propose pour cela une forte somme, ils se détournent de lui et lui retirent son rôle de négociateur : « Il comprit que la famille avait cessé de le consulter, avertie par quelque profond instinct de clan qu’il ne la suivrait plus » (*Le Temps de l’innocence*, ch. 25, p. 243). Le groupe non satisfait se détourne donc de celui auquel il avait donné un pouvoir.

1. **Le groupe dès lors peut se dissoudre**

Enfin, les voix dissidentes qui se font entendre peuvent engendrer la dissolution du groupe : les « liens qui tissent le groupe » se délitent, le clan lui-même est menacé d’explosion.

Spinoza explique la ruine de l’État hébreu par la rébellion contre les Lévites, qui faisaient sentir aux Hébreux leur impureté, et ne se comportaient pas tous correctement. Il n’y avait pas parmi eux, d’hommes « d’une autorité tout à fait rare ». « L’âme populaire » a donc voulu « du nouveau », et des « chefs, toujours à la recherche, pour avoir seuls tous les droits souverains, d’un moyen de s’attacher le peuple et de le détourner du Pontife », ont établi de nouveaux cultes, ce qui a mené à de multiples séditions, notamment contre Moïse, accusé d’avoir voulu favoriser son propre frère (*Traité théologico-politique,* ch. XVII, p. 136-137) et à la décadence de l’État.

Dans *Les Sept contre Thèbes*, le chœur se rebelle contre Étéocle qui a décidé de se battre contre son frère Polynice devant la septième porte de Thèbes : « Quel est ce délire, enfant ? Ne laisse pas l’égarement d’une folie meurtrière emplir ton cœur et t’emporter. Rejette, déjà en son principe, cette convoitise mauvaise » (*Les Sept contre Thèbes*, p. 164). Les femmes ont raison, car c’est ce combat fratricide qui divise le groupe à la fin de l’œuvre après la décision d’Antigone de donner une digne sépulture à Polynice. La jeune fille affirme son « audace » et n’a que faire se montrer « rebelle à [s]a ville » (*Les Sept contre Thèbes*, p. 175). Le chœur se scinde alors en « premier demi-chœur » et « second demi- chœur », qui n’obéissent pas aux mêmes valeurs : un « deuil commun à la race tout entière » selon le premier, un deuil réservé à Étéocle qui a préservé « la ville des Cadméens » pour le second(*Les Sept contre Thèbes*, p. 176). Le chef peut donc être contesté, voire manipulé.

Face à Mr. Letterblair, son patron, ce « méthodique vieillard qui représentait la conscience légale des Mingott », lequel défend le fait qu’Ellen doive accepter de ne pas divorcer, Archer est enclin à soutenir le ressenti de la jeune femme contre « la voix pharisaïque de la société » : « Il me semble que c’est à la comtesse Olenska de décider, dit-il sèchement » (*Le Temps de l’innocence*, ch. 11, p. 112-113). Archer sent peser sur lui « la pression des chaînes Mingott » et du « commandement de la vieille Mrs. Mingott » (*Le Temps de l’innocence*, ch. 11, p. 109). Pris au piège entre des injonctions contradictoires et son propre ressenti, il finit par proposer à Ellen de tout quitter : « Rien n’est fait qui ne puisse se défaire. Je suis encore libre et vous allez l’être » (*Le Temps de l’innocence*, ch. 18, p. 179). Elle finira par s’exclure seule de la petite société de New York comme l’annonce Medora à Archer : « Ma pauvre enfant traverse une phase d’exaltation, d’horreur du monde. Vous savez sans doute qu’elle a refusé de venir à Newport, même chez sa grand-mère Mingott » (*Le Temps de l’innocence*, ch. 21, p. 209). Elle s’est reconnue « trop ’’autre’’ » et a décidé d’aller vivre à Washington (*Le Temps de l’innocence*, ch. 24, p. 233). Le groupe qui ne « croit » plus est donc menacé d’autodestruction.

**Transition.** On peut donc nuancer les propos tenus dans la citation initiale, dans la mesure où un chef est parfois défaillant, et peut donc voir son autorité contestée, ce qui menacerait l’unité de la communauté.

1. **Le bon chef n’est pas nécessairement celui qui impose son savoir**

Finalement, la posture surplombante d’un chef qui sait, limitant ses sujets à croire ce qu’il affirme, doit sans doute être revue.

1. **Le bon chef sait s’interroger**

En effet, le bon chef n’est pas celui qui sait, mais celui qui sait s’interroger, qui se pose des questions. Le chef, s’il est honnête, reconnaît qu’il ne « sait » pas toujours.

Le roi Pélasgos est terrifié à l’idée de prendre une mauvaise décision pour son peuple en accueillant les jeunes étrangères. Il est hésitant, pèse sa décision : « Vous secourir, je ne le puis sans dommage. Et pourtant, il m’est pénible aussi de dédaigner vos prières. Je ne sais que faire ; l’angoisse prend mon cœur : dois-je agir ou ne pas agir ? » (*Les Suppliantes,* p. 64). Il se demande s’il ne va pas, en prenant sa décision, contrevenir aux lois « de chez [elles] » : les fils d’Égyptos pourraient avoir un droit légitime de les prendre pour épouses. Il en vient alors à s’interroger profondément : « Décider n’est point facile. »

Tout en ayant bien conscience que monsieur Rivière, le précepteur à l’esprit libre, qui revendique de « garder intactes sa liberté individuelle, ses facultés critiques », n’a aucune chance de s’intégrer à New York comme il le souhaiterait, Archer admire le fait qu’il se revendique le seul « maître de sa pensée ». Archer perçoit ce que cette idée peut avoir d’enthousiasmant, « il avait senti passer un air nouveau », et il ne manque pas d’interroger May, qui méprise ce « petit Français » : « En quoi l’avez-vous trouvé commun ? » (*Le Temps de l’innocence*, ch. 20, p. 205).

Enfin, dans son traité, Spinoza engage le souverain à réfléchir à ce qui est faisable en matière de liberté de pensée et d’expression : certes, si l’on pouvait faire en sorte que les gens pensent et disent ce que le souverain veut, aucun souverain ne serait dans l’insécurité ni la violence. Chacun se fonderait sur ce que le souverain juge vrai ou faux pour penser de même. Mais ce n’est pas le cas et nul souverain ne peut dire à ses sujets ce qu’ils doivent considérer comme vrai ou faux, ni même quelle foi il doit adopter : « Ces choses-là sont du droit propre de chacun, un droit dont personne, le voulût-il, ne peut se dessaisir ». Même si un souverain a un énorme pouvoir sur tout, y compris sur la piété, il ne pourra jamais empêcher « que les hommes jugent de toutes choses suivant leur complexion propre » et éprouvent tel sentiment ou tel autre librement. Spinoza engage donc le souverain à se demander avec lui « dans quelle mesure précise cette liberté peut et doit être concédée sans danger pour la paix de l’État et le droit du souverain » (*Traité théologico-politique,* ch. XX, p. 192). Finalement, notre philosophe oppose le « grand appétit de régner » au « grand zèle pour la vérité », « source de bienveillance et de mansuétude » (*Traité théologico-politique,* ch. XX, p. 205). Il semble donc que celui qui dirige bien soit celui qui remette sans cesse en question ce qu’il croyait savoir. Il réfléchit plus qu’il ne sait.

1. **Il requiert la participation des membres du groupe**

Par conséquent, conscient de ces faiblesses, il requiert la participation active des membres de son groupe. Le groupe n’est plus en position de croire aveuglément, mais il participe à la construction d’un savoir commun.

Le roi Pélasgos refuse de prendre une décision sans avoir consulté son peuple car c’est en son nom qu’il dirige : « Je ne saurais te faire de promesse, avant d’avoir communiqué les faits à tous les Argiens » (*Les Suppliantes,* p. 64). « Quel que soit mon pouvoir, je ne saurais rien faire sans le peuple » (*Les Suppliantes,* p. 65). C’est bien « le Conseil qui commande en cette cité », et non un individu isolé qui sortirait du lot (*Les Suppliantes,* p. 75). Dans *Les Sept contre Thèbes*, ce sont bien aussi « les commissaires du peuple de la cité cadméenne » qui prennent les décisions après la mort du roi Étéocle, c’est le « nouveau pouvoir Cadméen », « les chefs des Cadméens » (*Les Sept contre Thèbes*, p. 174-175), mais Étéocle ne les a pas consultés précédemment et n’a pas tenu compte, on l’a vu, des conseils des femmes : il apparaît ainsi comme un chef autoritaire voire tyrannique, décidant seul, à l’inverse de Pélasgos.

Il en est de même dans les monarchies évoquées par Spinoza dans la préface de notre essai, dont les rois sont parvenus à ce que les peuples « combattent pour leur servitude », honorés de « répandre leur sang et leur vie pour satisfaire la vanité d’un seul homme ». Ils ne sont pas des modèles de bons chefs (*Traité théologico-politique,* préface, p. 47). En démocratie au contraire, c’est bien à la société que l’individu « transfère [...] toute la puissance qui lui appartient », et celui qui gouverne le fait au nom de tous (*Traité théologico-politique,* ch. XVI, p. 266).

Chez Edith Wharton, c’est malgré eux que les Van der Luyden sont devenus « les arbitres sociaux de leur petit monde, la dernière cour d’appel du protocole mondain, alors qu’ils eussent préféré vivre dans la simplicité et la réclusion ». Ils ont « peu de goût pour le rôle d’arbitres suprêmes du bon ton que la destinée leur avait dévolue » (*Le Temps de l’innocence*, ch. 7, p. 71-72). Mais lorsqu’ils apprennent le boycott du dîner des Mingott, ils décident d’organiser eux-mêmes ce dîner d’accueil de la comtesse Olenska, se considérant comme des garants de l’ordre. Avant de prendre cette décision, Mr. Van der Luyden ne cesse de chercher l’assentiment de son épouse. C’est donc en plein accord avec son épouse, mais aussi avec Archer et sa mère, qu’il va « donner une leçon » aux membres de la bonne société de New York (*Le Temps de l’innocence*, ch. 8, p. 81-82). Un chef valide, conscient qu’il est faillible, demande l’aval de sa communauté pour prendre des décisions.

1. **Le chef guide sans imposer sa vision**

Finalement, le bon chef guide sans imposer au groupe sa vision unique : la « vision de la réalité » du chef fait l’objet d’une remise en question saine que le chef accepte et intègre.

Spinoza insiste dès la préface sur le fait que pour « assurer la sûreté de l’État, il faut laisser chacun libre de penser ce qu’il voudra et de dire ce qu’il pense ». Cela n’empêche pas le souverain de punir les actes délictueux, mais chacun doit conserver une liberté de penser et d’exprimer sa pensée (*Traité théologico-politique,* préface, p. 59). Il argue que l’homme qui se soumet volontairement à un chef pour garantir le bien commun n’est pas un esclave ; en effet, l’homme libre est celui qui accepte de son plein gré de se soumettre à la raison : « la liberté n’est qu’à celui qui de son entier consentement vit sous la seule conduite de la raison ». Or, il est raisonnable d’obéir au souverain puisqu’il sert le bien de tous : on n’est alors pas « inutile à [soi]-même ». Spinoza distingue à cet endroit l’enfant qui, quoique obéissant à ses parents n’est pas réduit à la servitude, car les commandements de ses parents lui sont utiles, de l’esclave, celui qui obéit à des commandements ne servant que son « maître commandant ». Le « sujet » est semblable à l’enfant : il fait ce que le souverain lui commande pour le bien commun et donc pour son propre bien. C’est le fondement de l’État démocratique, dans lequel « nul ne transfère son droit naturel à un autre de telle sorte qu’il n’ait plus ensuite à être consulté, il le transfère à la majorité de la société dont lui-même fait partie ; et dans ces conditions, tous demeurent égaux » (*Traité théologico-politique,* ch. XVI, p. 78-80).

Dans *Les Suppliantes,* le roi Pélasgos essaie lui aussi de faire en sorte que ses administrés confortent sa position : il demande à Danaos d’aller déposer des rameaux sur les autels des dieux de la nation, afin que « tous les citoyens voient cet insigne suppliant et ne rejettent pas les propositions qui leur viendront de [lui] – la foule aime à chercher des raisons à ses maîtres ! la compassion sans doute naîtra à cette vue : la démesure de la troupe mâle fera horreur à notre peuple, et il se sentira mieux disposé pour vous. C’est aux faibles toujours que vont les bons vouloirs » (*Les Suppliantes,* p. 68). Ainsi, Pélasgos engage ses administrés à valider sa position, mais il exerce un pouvoir bienveillant, fondé sur une douce persuasion, et sur ce qu’il connaît de la nature humaine, présupposant qu’on a toujours tendance à assister celui qui a besoin d’aide. Il a raison : « Argos s’est prononcée d’une voix unanime. [...] ‘’tout bourgeois d’Argos qui ne nous prête aide est frappé d’atimie, exilé par sentence du peuple’’. Telle est la formule qu’a défendue notre patron, le roi des Pélasges » (*Les Suppliantes,* p. 72-73).

C’est aussi la posture de la vieille Mrs. Mingott, initialement si attachée à ce qu’Ellen accepte de repartir vivre avec Olenski, et qui finit par donner son accord pour qu’elle retrouve sa liberté en Europe : « Grand-mère consent et a tout arrangé pour la rendre indépendante de son mari ! », ce que confirme la lettre d’Ellen : « J’ai enfin fait comprendre à grand-mère que ma visite chez elle ne pouvait être qu’une visite, et elle a été bonne et généreuse, comme toujours. Elle comprend maintenant [...] » (*Le Temps de l’innocence*, ch. 32, p. 295). La répétition du verbe « comprendre » témoigne ici de l’ouverture d’esprit d’un chef de clan qui accepte la nouvelle liberté de sa protégée, pour le bien de tous, même si elle était fondamentalement en désaccord avec sa décision. C’est ainsi que doit agir un chef valide : il reconnaît l’autonomie des membres de la communauté qu’il dirige.

Nous sommes donc amenés à revoir le partage des tâches entre celui qui sait et ceux qui ne font que le suivre exposé dans notre citation : le chef s’interroge, interroge le groupe et lui laisse une part de décision.

**Conclusion.** Pour conclure, s’il est vrai qu’au premier abord, le chef qui s’implique pour diriger sa communauté peut lui donner confiance, par l’expérience et le savoir qu’il incarne, cette hiérarchie peut cependant être mise à mal par ses défaillances, laissant prise à des voix dissidentes qui s’affirment et peuvent mener à la dissolution du groupe. Comment alors « faire société » sans que ce dernier ne soit condamné à une forme de passivité, résumée dans notre citation à une foi aveugle dans les idées incarnées par celui qui dirige ? La capacité à se remettre en question, l’ouverture aux points de vue des individus formant la communauté, la liberté accordée à chacun, brossent sans doute le portrait d’un chef sain, qui guide avec bienveillance, sans imposer sa vision de manière catégorique. Il mènera alors ses troupes à évoluer positivement comme l’explique Charles Darwin dans son journal intitulé *Voyage d’un naturaliste autour du monde*, en date du 5 mars 1833:« Il en est, pour les races humaines, de même que pour les animaux que leur instinct pousse à vivre en société : ils sont plus propres au progrès s’ils obéissent à un chef ».

1. La référence à l’oracle permet un parallèle intéressant avec les œuvres d’Eschyle, dans la mesure où c’est une source de savoir incontestable dans nos deux pièces. [↑](#footnote-ref-1)